

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

N°33 – mars 2007

Editorial

« En laissant les exégètes résoudre la question ⁽¹⁾ »... Respectons les difficultés.

1...« En laissant les exégètes résoudre la question »...
Respectons les difficultés,
Editorial par Robert Cuny.

3...Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouv. Testament, III^e partie, par Don Joan Maria Vernet .

5...Joseph d'Arimatee, le Saint Graal et l'icône d'Edessa (suite et fin), par Daniel C. Scavone.

8...« Mais délivre-nous du Mal », par l'abbé Jean Carmignac.

11...Une piquante affaire de latrines : Une communauté habitait-elle à Qumrân ?, par Marie-Christine Ceruti.

13...Encart : Panorama du site de Qumrân.

Quel est l'objet de notre association – et de son bulletin - ? Si l'on résume nos statuts, il s'agit d'honorer la mémoire de l'abbé Carmignac, de faire connaître son œuvre, ainsi que celle de chercheurs travaillant dans le même esprit que lui.

Concernant son oeuvre, et voyant un certain nombre de savants « pointus » rejoindre ses conclusions – souvent sans le citer... - on ne peut s'empêcher de penser : Que de temps perdu ! Que la connaissance de cette œuvre serait utile de nos jours pour « actualiser » certains cours de séminaires, de facultés ou autres, tributaires de paradigmes dépassés, qu'elle aurait donc été utile dans les vingt ou trente dernières années pour « démonter » de l'intérieur les lourdes et imaginaires constructions exégétiques bultmaniennes ⁽²⁾ !

Quant à notre bulletin, ce n'est pas une revue scientifique au sens strict, c'est un outil qui cherche à rendre compte de travaux sérieux, documentés, variés, et choisis dans la masse des recherches actuelles qui concernent les faits sur lesquels est fondée notre foi, *et qui la confortent*. Il est irrigué par une double attitude : la conviction profonde, inébranlable, de l'existence de la vérité – Non, tout n'est pas relatif ! Non, tout n'est pas subjectif ! - Et il montre le plus grand respect pour la recherche, sans présupposés, sauf à s'efforcer de les énoncer.

En revanche il ne reprend pas les travaux qui semblent, dans un premier temps, saper la foi chrétienne. Tout d'abord parce que ce sont ces travaux-là que les grands médias choisissent de diffuser très largement. Et ensuite parce qu'il arrive fréquemment qu'ayant incité les chercheurs à chercher davantage, ils provoquent, sans le vouloir, la naissance de travaux de la catégorie précédente, c'est-à-dire de ceux qui confortent la foi. Il suffit d'attendre...

Une remarque concernant ces travaux qui semblent contredire *les faits* sur lesquels s'appuie notre foi : pourquoi tant de sommités catholiques, ecclésiastiques ou laïcs érudits, sont-ils hypnotisés par ceux qui affirment péremptoirement posséder « la science » ? Quel est ce fondamentalisme nouveau, « à rebours » qui crédite d'emblée de plus de vérité les travaux qui semblent saper la foi par rapport à ceux qui la confortent ? Pourquoi tant de précipitation à les relayer et à les accepter comme le point final à une question ? Diable ! l'histoire n'est pas finie...

Et pour l'instant, nous ne sommes pas jetés en pâture aux lions ! Si les catholiques n'ont pas un peu de courage au service de la vérité, où allons-nous ? Certes la position est inconfortable, elle peut même être un peu dangereuse pour une carrière bien menée, mais c'est tout.

Prenons des exemples. Certaines expériences concluent à une date médiévale *incontestable* pour le Linceul de Turin – ce qui revient à dire que cette pièce archéologique est un faux (un faux extraordinairement subtil, il faut l'avouer !) – et leurs auteurs jettent aux orties les quatre-vingt-dix-neuf autres critères scientifiques qui, eux, concluent à l'authenticité. Ce n'est ni gentil pour les autres savants, ni surtout correct sur le plan scientifique, mais enfin. Eh bien, pourquoi ne pas prendre acte de ce résultat *partiel*, n'en rien conclure et continuer à encourager des travaux pour comprendre d'où vient le problème ? Car tout le monde est d'accord pour constater que la question qui entoure l'authenticité n'a pas été « résolue », mais qu'elle a pris encore plus de force !

Si des archéologues ne trouvent pas ce à quoi ils s'attendaient, pour telle époque et à tel endroit, au lieu de prendre au pied de la lettre leur posture « plus rien ne nous échappe avec nos méthodes nouvelles », et d'envoyer Moïse et les prophètes aux oubliettes, les inciter amicalement à envisager une autre époque, ou à aller chercher ailleurs, ou sans qu'ils aient à changer de terrain ou d'hypothèse chronologique, attendre qu'ils changent le paradigme, ou la façon de poser la question.

Si nos Pères, s'étaient laissé intimider par les critiques infantiles se gaussant de l'Évangile en quatre versions et avaient "traficoté" ces textes pour en faire une version lisse, sans différences ni aspérités, c'est tout le témoignage apostolique qui aurait perdu de sa force. Or, plus nous lisons les Évangiles plus nous sommes frappés de l'extraordinaire sobriété, l'extraordinaire simplicité, avec lesquelles sont rapportés ces faits et paroles pourtant tellement inouïs. Cette sobriété et le respect des témoignages avec leurs variantes, accréditent encore plus leur véracité. Ainsi, certaines contorsions intellectuelles ne nous semblent pas « protéger la foi du peuple », comme il est d'usage de le mettre en avant, mais plutôt protéger la renommée de celui qui les fait, qui ne veut pas paraître plus ignorant qu'un autre, et pour cela distingue, par exemple, le Christ de la foi et le Christ de l'histoire ou affirme que « la vérité, c'est la recherche de la vérité », etc.

Surtout, surtout, respectons les « difficultés ⁽³⁾ » car ce sont souvent elles qui se révèlent plus tard comme de magnifiques clefs de vérification ou qui permettent des avancées dans la compréhension. Or, nous n'avons pas encore *tout* compris.

Robert Cuny

(1) Extrait de la catéchèse du 5 juillet dernier, donnée par Benoît XVI, et qui portait sur Saint Jean : « Nous savons que cette identification est aujourd'hui débattue par les chercheurs...En laissant les exégètes résoudre la question... » [ndr : le fils de Zébédée et le Disciple bien-aimé sont-ils deux Jean différents ?]

(2) Dès 1976, l'abbé Carmignac, dans un entretien avec le Père André Boulet (n°27 de la Revue des Marianistes), disait : « Si le travail que je poursuis en ce moment est exact dans ses conclusions essentielles, du Bultmannisme il ne reste rien. Bultmann pense en effet que les Évangiles ont été composés par les communautés hellénistiques de Corinthe, Ephèse, etc. Mais tout ceci est radicalement faux si Marc et Matthieu ont été composés en hébreu [...], car alors il n'y a pas d'influence des communautés hellénistiques, puisque la composition du texte n'est pas dans leur langue. Or, on peut prouver (et c'est l'objet de mon travail actuel) que Marc et Matthieu ont été écrits en hébreu [...]. Alors, le Bultmannisme se présente comme un ensemble d'affirmations indémontrées, contredites par une enquête menée scientifiquement. »

(3) Un exemple de difficulté résolue : la date du 25 décembre confirmée par la découverte dans les manuscrits de la mer Morte d'un calendrier concernant le service du Temple : plus besoin d'inventer une « christianisation » bancale des fêtes du solstice d'hiver ! Voir dans le n°24 des *Nouvelles* (novembre 2004) p.5-6, l'article de Françoise Demanche (†) et Bruno Bioul. Et si, en 1966, la difficulté concernant la traduction française de la 6^e demande du Notre Père avait été respectée, nous ne traînerions pas, depuis quarante ans, une version qui pose problème.

Apport et importance de la papyrologie pour la datation du Nouveau Testament (III^{ème} partie)

La découverte des latrines a relancé le débat. Don Vernet se place résolument parmi les tenants de la présence d'une secte – qu'il n'assimile pas nécessairement aux « Esséniens » - sur le site de Qumrân. Son article est complété par celui de M.C. Ceruti. Nos lecteurs seront libres de juger. Voici donc la suite de l'intervention de Don Vernet au congrès sur « La Contribution des Sciences Historiques à l'Etude du Nouveau Testament » dont les Actes, confiés aux soins de Enrico Dal Covolo e Roberto Fusco ont été publiés par la Libreria Editrice Vaticana – Rome 2005.

En ce qui concerne la difficulté de la petitesse du papyrus 7Q5*, il est intéressant de relever ce que O'Callaghan lui-même et F. Rohrhirsch disent à propos de l'existence d'un papyrus, le P⁷³, du VII^{ème} siècle, qui est beaucoup plus petit, qui possède un moins grand nombre de lettres considérées comme sûres (8 seulement, avec un seul mot clair : οὐκ) et qui a été admis dans la liste des papyrus du Nouveau Testament dans l'édition 27^a de Kurt Aland. Personne n'a protesté, personne ne s'est élevé contre l'exiguïté de ce document, encore plus réduite que ce que peut être celle du 7Q5. Rohrhirsch a analysé soigneusement cette question dans sa contribution au Symposium d'Eichstät. (20)

Pourquoi cette évaluation différente sur la valeur de ces deux papyrus ? Elle n'est pas due au poids des arguments scientifiques, ni à la qualité de la méthodologie, ni aux dimensions réduites du papyrus. Ne serait-elle pas plutôt due aux conséquences qui pourraient en découler ? Pour certains savants le fait que l'évangile de Marc ait été écrit dans les années 50 pose déjà un obstacle insurmontable. Pour d'autres c'est le fait qu'un écrit du Nouveau Testament puisse se trouver à Qumrân.

Laissons pour plus tard la question de la datation de Marc, et disons dès maintenant qu'il peut y avoir trois explications, les trois d'ailleurs tout à fait recevables, au fait que ce groupe de papyrus supposés chrétiens se soient trouvés dans une des grottes de Qumrân :

a) Qumrân avait une grande bibliothèque, contenant aussi des livres non bibliques (deutérocanoniques, apocryphes, apocalyptiques, mystiques, des commentaires – *pesharim* - des hymnes – *hodayyot* -, le rouleau du Temple, le rouleau de cuivre sur les trésors, le rouleau sur la guerre, des prières variées, des horoscopes, etc.). Il s'agissait par conséquent d'une communauté qui aimait la culture et était ouverte à d'autres horizons religieux (toujours cependant à l'intérieur du Judaïsme et suivant les normes de la loi). Il pouvait bien se faire que, par pur intérêt culturel ou par curiosité, les Esséniens (21) aient demandé à la communauté chrétienne quelques-uns de ses livres pour les étudier et les évaluer.

b) Qumrân se distinguait par ses attentes messianiques. En apprenant qu'était née une autre communauté qui croyait au Messie, un Messie déjà venu et s'étant manifesté à Jérusalem, ses membres auraient pu avoir demandé des livres de cette communauté relatifs à ce Messie pour en étudier le cas.

c) Toujours dans cette même ligne, et dans le cas plus que probable que certains Esséniens se soient convertis au Christianisme, l'intérêt de la communauté de Qumrân à bien connaître cette nouvelle doctrine, pour la comparer ou pour la combattre en défendant ses propres idées, permet d'envisager que ce matériel de la communauté chrétienne ait été explicitement demandé aux autorités chrétiennes de Jérusalem ou carrément à celle de Rome-même. (22)

d) Une quatrième hypothèse pourrait encore subsister : que ce soit le groupe des Chrétiens de Jérusalem qui ait demandé aux Esséniens de Qumrân de cacher, avec leurs livres, une partie aussi des livres de la communauté chrétienne, avec l'espoir de les retrouver

après leur départ précipité à Pella en Décapole. C'était en 68 quand tout laissait prévoir que les troupes de Vespasien et de Titus allaient se préparer à assiéger Jérusalem. La communauté de Qumrân aurait accepté, en mettant cependant à part ces rouleaux chrétiens, séparés de ses propres livres, et probablement dans une grotte qui pouvait être utilisée comme *geniza*.

Toutes ces hypothèses supposent un certain rapport entre la communauté de Qumrân et celle des Chrétiens, ce qui aujourd'hui est considéré comme probable. Le fait des nombreux prêtres convertis à la foi chrétienne dont parlent les Actes des Apôtres (6, 7) laisse ouverte la question : s'agissait-il d'Esséniens ? Il ne faut pas oublier que le quartier des Esséniens à Jérusalem était proche du Cénacle (ou même que le Cénacle se trouvait dans ce quartier). Nous devons dire aussi que l'atmosphère de l'histoire et du milieu qui entourent le papyrus 7Q5 est plutôt favorable à son identification comme écrit du Nouveau Testament : les particularités que nous avons déjà indiquées de la grotte 7^a font penser à une grotte particulière destinée à des documents (sur papyrus et en grec) complètement différents des autres et par conséquent qui ne pouvaient pas se trouver au même endroit, à côté des écrits propres de la communauté. Le nom de Rome écrit deux fois sur la jarre* des papyrus expliquerait bien le centre de la communauté à laquelle les documents font référence.

Thiede soutient que la bibliothèque de Qumrân était le lieu le plus adapté pour pouvoir accueillir, étudier et conserver les documents d'une communauté messianique.

Joan Maria Vernet
(à suivre...)

(20) F. Rohrhirsch, *Kleine Fragmente im Lichte des Popperschen Fallibilismusprin-zips*, in *Christen und Christliches in Qumran ?*, 73-82.

(21) Dans cette étude nous conservons le terme « Esséniens » pour désigner les membres de la communauté. D'autres études et recherches ont été faites sur l'identité de cette communauté : F. García Martínez, *Qumran Origins and Early History : 'a Groningen Hypothesis'*, in *Folia Orientalia* 25 (1988), 113-136 ; F. García Martínez – A.S. van Der Woude, *A 'Groningen' Hypothesis of Qumran and Early History*, in *Revue de Qumran* 14 (1990), 522-541 ; G. Boccaccini, *Beyond the Essene Hypothesis : The Parting of Ways between Qumran and Enochic Judaism*, Grand Rapids 1998.

(22) C.P. Thiede, *Die Messias-Sucher*, Stuttgart 2002, 180

(23) *Ibidem*, 179.

*Dans le n° 14 des *Nouvelles* nous avons publié un article sur le 7Q5, avec sa photographie en encart. Et dans le n°15, nous avons joint en encart la photographie de la jarre qui probablement le contenait.

Nous rappelons que la cotisation à notre association n'a pas changé depuis sa fondation (où elle fut fixée au niveau modique de 100 francs, donc 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité) ; nous la maintenons quasiment inchangée en l'arrondissant même à **15 euros**, malgré l'augmentation du coût de l'affranchissement le 1^{er} octobre dernier. Nous prions nos amis internautes de ne pas oublier que, pour que notre bulletin existe et soit téléchargeable sur notre site, cette cotisation minimale est nécessaire pour assurer la vie de l'association - et donc la réalisation du bulletin. Et nous remercions tous nos généreux donateurs qui versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Joseph d'Armathie, le saint Graal et l'icône d'Edessa (suite et fin)

Et voici la cinquième et dernière partie de l'article du Professeur Scavone (paru dans Arthurianna en langue anglaise et dans Collegamento pro Sindone en italien).

[Pour éviter toute équivoque nous avons traduit « Britain » par le mot latin « Britannia » qui désigne la Grande Bretagne comme l'anglais, et nous avons traduit « British » ou « Britons » par « Britannique(s) » qui, bien que peu adapté à l'antiquité, interdit la confusion avec les Bretons de notre Bretagne.]

Qui est le roi Lucius de Britannia ?

Le bibliste Adolf Harnack a remarqué le premier en 1904 que le roi Lucius introduit dans le *Liber Pontificalis* était en réalité le roi Abgar VIII, dont le nom complet était Lucius Aelius Septimus Megas Abgarus VIII (177-212), premier roi chrétien d'Edesse et le seul roi Lucius qui ait embrassé la foi chrétienne à la fin du II^{ème} siècle (34). Harnack a révélé aussi le fait crucial que, parfois, on se référait à Edesse avec un terme qui décrivait sa citadelle, en syriaque *Birtha*, en latin *Britium*. La *Chronique d'Edesse* en syriaque, du VI^{ème} siècle, annonce que « en l'an 205 Abgar VIII construisit la *Birtha* » (35). Clément d'Alexandrie (fin du II^{ème} siècle), renforce cette identification : un passage en latin de son fragmentaire *Hypotyposes* affirme qu'il était bien connu que la tombe de Saint Jude-Thadée se trouvait à *Britio Edessenorum*, la citadelle d'Abgar (36).

Palut, le premier évêque d'Edesse, a été consacré en 200 environ. La *Chronique d'Edesse* mentionne la destruction causée par une inondation du « sanctuaire de l'Eglise chrétienne » au cours de l'année 201 (37). Eusèbe note que les évêques de Phrygie et d'Osroène (dont Edesse était la capitale) communiquaient avec l'évêque de Rome pendant et après le règne du Pape Eleutère (38). D'amples documents affirment qu'Abgar VIII avait des liens étroits avec Rome (39). Les rois satellites de Rome prenaient parfois des noms romains et Abgar a probablement pris le sien de l'empereur Septime Sévère (40). En 202 environ, Abgar, sur invitation de Septime, s'est rendu à Rome où il reçut un somptueux accueil (41). Ainsi donc le nouveau converti Lucius Abgar, en correspondance épistolaire avec Eleutère, pourrait-il vraiment avoir été en réalité Lucius d'Edesse, et non Lucius d'Angleterre. Le "roi Britannique Lucius" du VI^{ème} siècle, introduit dans le *Liber Pontificalis*, ne cadre pas du tout avec l'Angleterre, mais tout à fait avec Edesse.

Sommaire et conclusion

Les chaînons de mon hypothèse sont en place : Edesse possédait depuis le IV^{ème} siècle un tissu-icône du visage de Jésus (attesté par les copies d'artistes), plus tard démontré être une icône grandeur nature de son corps. Ce tissu a été plié et enfermé de façon à ne révéler que son visage, en fait masqué et plus tard caché. Lucius Abgar VIII (177-212), le premier roi chrétien d'Edesse, qui était en lien avec Rome, pourrait l'avoir reçu (je n'insisterai pas sur ce point) en même temps que les missionnaires qu'il avait lui-même réclamés (lettre du roi Lucius au Pape Eleuthère). Au quatrième siècle on lui a donné une origine artificielle : celle d'une image du visage seulement, arrivée à Edesse au premier siècle (Doctrine d'Addai). A partir du sixième siècle, on a commencé à soutenir, puis à constater de visu, qu'elle était plus grande, et petit à petit, comme nous le savons par des documents écrits, elle a été

considérée comme le linceul de Jésus. Le tissu funèbre du Vendredi Saint était intimement lié avec Joseph d'Arimatee. L'objet en question, à l'époque où étaient écrits les romans de chevalerie relatifs au Graal, était connu comme associé d'une façon ou d'une autre à Joseph.

Entre temps en occident une insertion de copiste fut l'occasion du début d'une nouvelle « carrière » pour Joseph, qui finit par le transporter en Britannia – en réalité *Britio Edessenorum*, lieu du linceul icône – avec un objet connu comme le Saint Graal.

Les deux objets partagent des propriétés identiques significatives. Le tissu est unique en son genre parmi les icônes byzantines, comme le saint Graal est unique. Tous ces liens indiqueraient que le Graal et le Mandylion sont une seule et même chose.

Considérons le secret du Graal du point de vue d'un Chrétien du Moyen Age. Comme coupe de la Dernière Cène et récipent du sang de Jésus, Dieu incarné selon la foi, il s'agit d'un objet suffisamment imposant pour n'avoir pas besoin de l'embellissement d'un ultérieur phénoménal secret. Et tout d'abord, pourquoi y a-t-il secret ? Cela ne s'explique que si le Graal, autrement dit le *Mandylion*, contenait vraiment un mystère ultérieur dans la révélation de son véritable contenu : le corps de Jésus crucifié apparaissant peu à peu dans le rituel du *Mandylion*.

Enfin ce manuscrit géorgien du huitième siècle – antérieur de plusieurs siècles à tout récit chrétien du Graal – pourrait à lui seul contenir la vérité : Le paragraphe 16 dit : « Moi, [Joseph] je suis monté sur le Saint Golgotha, où se dressait la croix du Seigneur, et j'ai recueilli dans... le grand linceul le sang précieux qui avait coulé de Son Saint Côté. » (42) Relisez, s'il vous plaît, la version de cet événement par Robert de Boron, qui substitue simplement le Graal au linceul.

Dans la tradition apocryphe relative à Joseph d'Arimatee, par conséquent, avant le Saint Graal de Joseph comme coupe du sang de Jésus, il y avait le tissu de Joseph dans lequel il a recueilli le sang du Golgotha. L'icône de la face de Britium (*Mandylion*) a été identifiée avec le temps comme étant un linceul/icône d'ensevelissement du corps crucifié de Jésus. Le rituel mystérieux du dixième siècle de Britium/Edesse et la nouvelle cérémonie byzantine *Melismos*, inspirés respectivement par la présence de ce drap funéraire réputé, ont dépeint l'enfant Jésus devenant l'adulte Jésus, victime sacrificielle de la Sainte Cène et de la Passion. L'histoire du Saint Graal a aussi révélé le mystère de l'enfant Jésus qui se transformait dans le corps de Jésus crucifié. Etait-ce là le secret du saint Graal ? Le secret du Graal était-il le secret du *Mandylion* ?

Daniel Scavone
Université d'Indiana du Sud

(34) Adolf Harnack, *Der Brief des britischen König Lucius an den Papst Eleutherus, Sitzungberichte der königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 26 (1904), 909-916 p. 911. Il cite Richard Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten*, 2 vol. (Braunschweig, 1884) 1: 214, et Theodor Zahn, *Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Literatur*, 4 vol. (Erlangen, 1884), 3:70 pour l'indice qui conduit à son intuition.

(35) Cf. Ludwig Hallier, *Untersuchungen über die Edessensiche Chronik* (Lepzig, 1892) 9 : 1 : 48-53 et 84-91

(36) Zahn (cf. note 34) citait un texte donnant la liste des lieux où étaient enterrés les apôtres, texte attribué à l'*Hypotyposes* de Clément d'Alexandrie (150-216 environ) dans lequel nous lisons « *Petrus et Paulus Romae sepulti sunt; (. . .) Johannes in Epheso; Philippus cum filiabus suis in Hierapoli Asiae; (. . .) Thaddaeus et Judas [Thomas] in Britio Edessenorum (. . .) Clemens in quinto libro hypotyposeon id est informationum.* » L.J. Tixeront, *Les Origines de l'église d'Edesse et la légende d'Abgar* (Paris 1888), citait les *Acta Thaddaei* où Thadée mourait à « *Berythe en Phenicia* ». Bien que Zahn ait hésité à tout accepter de ce passage, c'est toutefois en s'appuyant sur Zahn (et Clément) que Harnack (1904),

913f., refusa en fait le choix fait par Lipsius et Tixeront de Beritus (Beyrouth) comme endroit de la sépulture de Thadée. [Dans un autre article je montrerai que Berythe pourrait être une autre mauvaise lecture de la *Birta* d'Edesse.]

(37) Les notes I et IX de la *Chronique* dans Hallier (cf. note 35) p. 84 et p. 91, bien qu'écrites par un chrétien (voir la note IV : « En l'an 309 (di Seleucus) est né Notre Seigneur »), sont indiscutables et effectivement objectives sur la question de quand le christianisme est apparu à Edesse. Sur ce sujet voir Segal (cf. note 22) et sa bibliographie. Voir aussi Steven Runciman, *Some Remarks on the Image of Edessa*, *Cambridge Historical Journal*, 3 (1929-1931), pp. 238-252 ; Walter Bauer, *Orthodoxy and Heresy in Earliest Christianity* (Philadelphia, 1971), chap. 1 ; I.J. Tixeront, *ibidem* p. 68; et Richard A. Lipsius, *Die Edessenische Abgar-Saga* (Philadelphia, 1880). Seul W. Bauer in Hennecke, vol. I, 439ff., s'oppose violemment à tout établissement officiel du christianisme à Edessa avant environ 312. Il fonde sa prise de position sur la note XII de la *Chronique d'Edesse* qui dit : “ En 624 [= 312] l'évêque Koinos commença la construction de l'église de Orhai [Edesse].” Ce qui doit signifier une nouvelle – et non une toute première cathédrale, comme l'exige la note I et comme d'autres savants l'acceptent. Bauer semble être en nette minorité sur cette question. [J'ajoute, 28 oct. 2005 : Le chapitre de Bauer est absent de l'Édition Révisée de Hennecke-Schneemelcher.]

(38) Eusèbe, *H. E.* 5 :3 :4 et 23 :4, Harnack (cf. note 34), p. 911. J.B. Segal, (*Edessa « The Blessed City »* Oxford 1970) ne parle pas de ce document si ce n'est pour noter en passant (p.70 n.5) qu'il ne partage pas l'opinion de Harnack sur le fait que Abgar VIII est entré en contact direct avec le Pape Eleutère.

(39) Cf. *Script. Hist. Aug. Sev.* 18 pour Sévère défaisant Abgar, celui-ci rejoignant plus tard Rome. Herodian III.9.2 place Abgar en campagne militaire aux côtés de Sévère in 197-198.

(40) L'article clé pour les noms romains est E. Babelon, *Mélanges Numismatiques*, 2^o Ser., (1893), pp. 209-296, discuté en détail in Alfred R. Bellinger et C. Bradford Welles, *A Third-Century Contract of Sale from Edessa in Osrhoene*, *Yale Classical Studies*, 5 (1935), pp. 93-154, spécialement pp. 149-151. La preuve pour Abgar VIII consiste en monnaies de bronze avec inscriptions en grec, frappées avec Commode, Septime Sévère et Caracalla (Babelon, pp. 247-258, tables hors texte IV : 2-14, V : 1-7). Ces pièces de monnaie d'Abgar VIII (datant de 177-211) démontrent ses rapports étroits avec Rome, soulignés par le fait qu'il a pris les noms de Lucius Aelius Aurelius Septimus, qui apparaissent sur les mêmes monnaies.

(41) C.F. Dion Cassius, abrégé du livre 80 : 16 pour la visite d'Abgar à Rome. Voir aussi Segal (cf. Note 18) p. 14. La note 1 affirme qu'Abgar VIII (177-212) est par erreur appelé IX, comme le prouvent A.R. Bellinger et C. B. Welles (cf. Note 40) p. 150. Abgar IX (212-214) quoi qu'il en soit, a pris lui aussi le nom de Sévère.

(42) Voir Harnack (cf. Note 26) p. 923. Le même manuscrit géorgien du VIII^{ème} siècle concernant la fondation à Lydda d'une église construite en honneur de la Vierge par Philippe et Joseph, pourrait bien être l'original, perdu depuis longtemps, d'un document latin placé parmi les apocryphes comme étant le “Moi, Joseph”, et généralement daté du 12^{ème} siècle. Tous deux par là gagnent beaucoup d'importance.

Nous avons bien conscience que ce travail historico-littéraire si fouillé et convaincant mérite d'être relu dans sa continuité. Nous allons nous efforcer de le présenter sans coupure sur Internet et/ou de le procurer dans une version sans coupures à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande.

« Mais délivre-nous du Mal »

« Ἀλλὰ ῥῦσαι ἡμας ἀπὸ τοῦ πονηροῦ » . « Sed libera nos a malo »

Avec ce dernier stique du Notre Père, nous finissons de présenter le travail de l'abbé Carmignac sur la prière que nous a apprise Jésus. La difficulté centrale est bien sûr la traduction de « a malo ». Soit il s'agit du « démon », soit il s'agit du « mal » entendu comme une notion morale abstraite. La traduction officielle adoptée en 1966 est presque un cas d'école des postures modernes, y compris dans l'exégèse ou la théologie. Mettre « démon » : les athées vont se moquer. Mettre « mal » : des chrétiens vont nous reprocher d'affadir la prière du Christ. Alors comment se sortir de la difficulté ? Une petite habileté fera l'affaire : laisser « mal », le mot abstrait, mais l'habiller d'une majuscule « Mal » ! Comprenne qui pourra**.*

Mais comme les fidèles connaissent le Notre Père par cœur et n'ont pas besoin de le lire, ils ne peuvent même pas admirer combien tout cela est malin... Et là encore – comme partout et toujours – c'est la question de la vérité qui est posée.

[ndlr : les propos de l'abbé Carmignac sont en caractères droits]

7^e demande du Notre Père, ou fin de la 6^e demande ?

Deux partis peuvent être pris : faire une seule phrase, une seule et même 6^e demande de « Ne nos inducas in tentationem sed libera nos a malo » ou bien distinguer dans « Sed libera nos a malo » une dernière et 7^e demande. C'est le parti auquel aboutit l'abbé Carmignac tout en « reconnaissant volontiers qu'aucun argument décisif ne semble permettre de résoudre ce problème du nombre des demandes ». Mais voyons les arguments sur lesquels il s'appuie.

Le verbe de ce stique est à l'impératif, ce qui lui fait dire : « on doit attacher grande importance à une considération grammaticale, qui est généralement passée sous silence. Les quatre premières demandes sont marquées par un verbe à l'impératif, puis un indicatif ; la sixième, qui contient une négation, est exprimée par un subjonctif, parce que l'hébreu ne permet pas d'employer l'impératif après une négation [...]. Dans ces conditions, si le stique final est compris par l'auteur comme une nouvelle demande, distincte de la précédente, il doit avoir un verbe à l'impératif, comme les demandes 1, 2, 3, 4 et 5 ; mais s'il est compris comme un argument du stique précédent, il devrait avoir une autre forme verbale, comme le second stique de la 5^e demande. Or, dans le dernier stique, nous avons bel et bien un impératif. Si au contraire l'auteur avait voulu exprimer une seule requête en deux stiques complémentaires, il avait à sa disposition une tournure hébraïque toute simple : [...] « en nous délivrant ». Puisqu'il n'a pas choisi cette construction, ou quelque autre équivalente, c'est qu'il considérait ce dernier stique comme une nouvelle et septième demande. »

Il constate aussi que : « le chiffre sept - qui se trouve neuf fois en saint Matthieu, cinquante fois dans l'Apocalypse ; et treize fois en dix lignes dans "Liturgie Angélique" dans les manuscrits de la mer Morte - est tellement en honneur dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament qu'il serait vraiment anormal qu'une prière aussi biblique que le Notre Père soit divisée seulement en six demandes, puisque, sans l'allonger, on pouvait la construire en fonction du chiffre sept, le chiffre qui symbolise la plénitude et la perfection [...]. »

Que peut dire encore la grammaire ? Le mot « ponérou » (ou « malo ») : est-il un neutre ou un masculin ? Et quel est le rôle de l'article « tou » ponérou (ou « a » malo) ? Ce point concerne la question du nombre de demandes mais aussi le sens de cette demande : « si on traduit « malo » par un mot abstrait « le mal », qui affaiblit le sens, alors ce stique peut être plus facilement accolé à la 6^e demande. Par contre, si cette demande marque un progrès dans la pensée, embrasse un sujet nouveau [le démon], c'est une demande à part entière », conclut l'abbé Carmignac.

Le « mal » ou le « démon » ?

En grec et en latin – comme en hébreu - nous trouvons la même ambiguïté explique t-il : « ponérou », « malo » peut être soit un neutre soit un masculin, il peut s’agir de la « chose » perverse ou de l’« individu » pervers. Mais en fait toutes les vraisemblances sont en faveur du masculin, donc de « l’individu pervers ».

« S’il s’agissait du neutre, il faudrait en grec soit omettre l’article, soit ajouter un adjectif démonstratif. En effet si l’on vise le mal qui vient d’être mentionné dans le contexte, c’est-à-dire la tentation, la présence d’un démonstratif est presque inévitable : « Délivre-nous de CE mal-LÀ » ; mais, si l’on ne vise pas un mal déterminé (soit par le contexte soit par la nature des choses), il faut supprimer l’article, puisqu’on demande alors la délivrance non pas de tel mal en particulier, mais du mal dans toute son extension, de tout le mal possible et imaginable. Or, ici le texte comporte bel et bien un article, qui n’est omis par aucun manuscrit [...]. Cet argument est d’autant plus décisif qu’au stique précédent la même distinction a été observée très correctement par le traducteur grec du mot « peirasmon : tentation », parce qu’il s’agissait d’une notion générale, et non pas d’une tentation particulière et déterminée.

Et s’il s’agissait du neutre, cette nuance d’universalité devrait naturellement être marquée par la présence du mot “tout” : « Délivre-nous de tout mal ». Même en prose hébraïque, on remarque, lorsqu’il s’agit du mal au sens neutre, qu’on ne met pas l’article mais qu’on généralise en exprimant “tout” ».

L’abbé Carmignac cite ensuite la quinzaine d’exemples du Nouveau Testament où le mot « o ponéros » désigne le démon.

« En plus des arguments philologiques, *ajoute-t-il*, on pourrait présenter un argument d’ordre littéraire : puisque le premier stique débute par une invocation à Dieu présenté comme notre père, le dernier se termine mieux par la mention de l’ennemi de Dieu et des hommes, le démon, que par celle du péché : ainsi est réalisé un meilleur parallélisme antithétique. »

Il conclut ainsi ce questionnement sur « mal » ou « démon » : « En fait les deux interprétations ne s’excluent pas, puisque le but du démon est le péché et que le péché a le démon pour instigateur. Cependant il reste que, selon les directives du Christ, nous devons demander la délivrance non seulement du péché mais surtout du démon.

Malheureusement la traduction latine « libera nos a malo » orientait plutôt les esprits vers une interprétation impersonnelle : le mal au sens neutre, c’est-à-dire d’abord le mal moral, le péché, puis le mal physique ou psychologique, c’est-à-dire le malheur. Augustin s’est engagé dans cette voie ainsi que la liturgie romaine, qui, à la messe, commente en ces termes la finale du Pater : « Délivre-nous de tout mal Seigneur... ». Ces regrettables influences ont entraîné l’ensemble des commentateurs latins du Moyen Age, puis une majorité de catholiques et une minorité de protestants ». *Mais l’abbé Carmignac recense entre 1522 et 1966, 44 théologiens et exégètes* « qui, en accord avec les Pères grecs, ont vu le démon dans la finale du Notre Père. »

« Et surtout débarrasse-nous du démon »

« Bien que cette dernière demande ne soulève pas de grosses difficultés théologiques, elle est assez délicate à rendre en français. Si l’on osait admettre un style très populaire, *dit l’abbé Carmignac*, on pourrait songer à « débarrasse-nous » qui serait assez fidèle à la pensée profonde.

Mais voyons ce qu’il dit de chacun des termes en question.

« La phrase commence par le mot grec « alla », traduit en latin par « sed », et toujours rendu en français par « mais ». Pourtant le grec et le latin - l’hébreu surtout - orienteraient facilement vers une nuance emphatique : « et surtout », « mais surtout » ; ce ne serait certainement pas gauchir le texte qui suppose bien un tel crescendo, une progression de la pensée : on embrasse un sujet nouveau. Peut-on se permettre de proposer cette traduction, d’« alla » ou de « sed », par « et surtout » ? Ou doit-on s’enfermer dans la routine habituelle et conserver le « mais » ?

Le deuxième mot a été traduit vers 1120, dans le psautier d'Eadwin, par le verbe « délivrer », et, depuis lors, les traducteurs ont fidèlement répété le même terme. [*l'abbé Carmignac cite quelques exceptions qui proposent « garde-nous, protège-nous »...*]. L'objection qu'on peut soulever contre « délivrer » c'est que, en français, ce terme suppose la libération d'une captivité, d'une oppression, d'une souffrance, dont on était déjà effectivement la victime, alors qu'ici on demande plutôt que Dieu nous tienne à distance, nous garde hors d'atteinte, sans spécifier si on a déjà, ou non, été capturé par le démon : l'idée qu'on serait déjà aux mains du démon n'est pas dans le texte. Aussi l'on pourrait préférer « sauve-nous », qui inclut davantage la notion d'éloignement ou de conservation « sain et sauf » et qui s'emploie volontiers pour la préservation d'un danger (un médecin « sauve » de la mort, mais il ne « délivre » pas de la mort). Mais comme le verbe « sauver » équivaut normalement à d'autres verbes grecs ou hébreux, il est sans doute préférable de choisir ici un autre terme, tel que le verbe « protéger », bien qu'il semble un peu faible ou surtout les verbes « éloigner » ou écarter ».

La traduction de « tou ponerou », en latin « a malo » est le point délicat : du mauvais », du malin », du pervers », de l'être malfaisant », du « malfaiteur », etc. Puisqu'on a tout lieu d'admettre que ce « mauvais », ce « malin », ce « pervers » est le démon, pourquoi ne dirait-on par simplement « du démon » ? Certes, cette traduction désigne plus qu'elle ne décrit, alors que le grec et le substrat sémitique décrivent plus qu'ils ne désignent. Du moins le français exprimerait alors clairement ce qui était fort clair pour les auditeurs de Jésus et pour les lecteurs de Matthieu, comme les Pères grecs en témoignent. »

Enfin, l'abbé Carmignac insiste sur la cohérence des trois dernières demandes du Notre Père. « La 7è demande complète très heureusement les deux précédentes : la 5è implore le pardon pour le péché déjà commis, la 6è implore l'assistance divine pour résister aux tentations actuelles, la 7è implore une aide divine encore plus efficace qui, à l'avenir, nous tiendra en permanence à l'écart et à l'abri des attaques du démon. »

*Pour conclure, rappelons que dans l'esprit de l'abbé Carmignac, s'il s'agit intensément de chercher à comprendre la Parole de Dieu, c'est pour mieux en vivre. Nous renvoyons nos lecteurs à la lecture du chapitre intitulé La richesse spirituelle du Notre Père, qui clôt aussi bien sa thèse de 600 pages, Recherches sur le Notre Père que son livre plus synthétique A l'écoute du Notre Père, livres*** dont sont tirées toutes les citations de cet article.*

Jean Carmignac
(Citations rassemblées par J.Olivier)

* Dans la poésie sémitique, les stiques sont à peu près comparables à nos vers en poésie libre.

** Comme font de très nombreux savants agnostiques qui font intervenir dame «Nature» quand ils ne savent plus comment rendre compte de la formidable intelligence qui ruisselle de l'univers qu'ils scrutent...

*** Rappel : Recherches sur le « Notre Père », Editions Letouzey et Ané, 87 Bd Raspail 75006 Paris, 1969. A l'écoute du Notre Père, Editions François-Xavier de Guibert, 3 rue Jean-François Gerbillon 75006 Paris, 1995.

Une piquante affaire de latrines : Une communauté habitait-elle à Qumrân ?

Le débat fait rage. Des latrines ont été découvertes à 500 mètres environ du site de Qumrân. Elles attestent l'application des règles requises dans le Deutéronome (1), de celles que Flavius-Josèphe (2) disait pratiquées par les « Esséniens » et qui ont été aussi retrouvées dans les écrits de la mer Morte : creuser avec une petite pioche, et recouvrir ensuite, un trou servant de latrines à une distance variant selon les textes de 450 à 1370 mètres des lieux d'habitation, du camp ou de la communauté, (et de préférence au nord-ouest). Ceci parce qu'il s'agissait là d'une activité répugnante aux yeux de Dieu.

James Tabor, Bibliste de l'Université de la Caroline du Nord à Charlotte, a eu l'idée de chercher si un tel lieu d'aisance n'existait pas aux abords de Qumrân et remarqua qu'au nord-ouest du site, et dissimulé derrière un promontoire, se trouvait un endroit où le terrain présentait une couleur différente. Il fit alors appel à Joe Zias un « bioarchéologue » israélien

qui prit dix carottes de terreau, quatre là où la terre avait pris cette autre teinte, le reste ailleurs dans les environs comme échantillons-témoins. Il les porta ensuite à analyser à Stéphanie Harter-Lailheugue, une parasitologue française du CNRS, spécialiste de parasites archaïques. Celle-ci découvrit dans trois des quatre échantillons soupçonnés de provenir de "toilettes", et seulement chez eux, des œufs desséchés de vers intestinaux qui ne sont présents que chez l'homme. Voilà qui signifie pour Zias "utilisation massive et continue du site comme latrines". Ce qui, dit-il, a préservé ces restes d'une disparition inévitable dans cette région a été précisément cette habitude de les enterrer – habitude que n'ont pas les Bédouins. Par ailleurs des traces semblables de ces parasites ont été retrouvées dans du terreau à l'intérieur même du site de Qumrân. Zias et Tabor expliquent le fait par des « commodités » indispensables en cas d'urgence. (3)

Si en effet les pratiques que nous venons de décrire étaient propres à ceux qui ont produit les manuscrits de la mer Morte, il est facile d'en déduire qu'ils habitaient sur place. Mais c'est ici que commence la controverse (4) ou plutôt l'empoignade. D'un côté ceux qui soutiennent ce point - et c'est la thèse la plus ancienne. Il s'agirait pour eux d'une secte de mœurs très strictes et austères généralement assimilée aux « Esséniens » dont parlent plusieurs textes de l'antiquité. Ceux-ci à l'approche de l'armée romaine en 68 auraient caché pour les sauvegarder dans les grottes environnantes les fameux rouleaux (ou papyrus) qui y ont été retrouvés à partir de fin 1946. De l'autre ceux qui, depuis dix ou quinze ans, soutiennent que les bâtiments de Qumrân n'ont jamais été occupés que par des potiers, des soldats ou des cultivateurs n'ayant aucun rapport avec les manuscrits retrouvés dans les grottes - manuscrits qui y auraient été apportés « de l'extérieur ».

Constatons d'abord que les « Esséniens », à ce que nous savons d'eux, forment le groupe dont les croyances et les pratiques religieuses présentent le plus d'affinités avec celles évoquées dans la partie des manuscrits non-bibliques sectaires. Précisons aussi que le nom à donner à la communauté qui se trouvait éventuellement là semble n'être qu'une excuse pour discréditer la thèse. L'enjeu en fait est de savoir si oui ou non il y avait bien là une communauté, une secte, un monastère - peu importe comme on voudra l'appeler. Un indice peu connu du grand public nous est révélé sur le site Internet (5) de : Terre d'Israël – la voix de la communauté francophone d'Israël :

« Dernièrement, un ostracon (tesson de poterie) comportant une inscription de plusieurs lignes en hébreu, a été retrouvé à Qumran. Il s'agit d'un contrat (6) en vertu duquel un certain Honi remet ses biens, notamment un bâtiment, une oliveraie et un verger de figuiers, à un groupe appelé 'yakhad' (signifiant 'ensemble' en hébreu). Si cette lecture est correcte, elle fournit l'identification de la secte présente à Qumran et le nom par lequel les membres du groupe se désignaient eux-mêmes. Ce nom se retrouve dans d'autres manuscrits 'esséniens'. » (7)

Quelle que soit la vérité il est surprenant de voir la virulence des opposants. Et il est difficile de ne pas songer à une dispute fondée sur des raisons idéologiques. Norman Golb, professeur d'histoire à l'université de Chicago, et tenant des manuscrits sans liens avec les bâtiments, qualifie la publication de Tabor et Zias de « scandaleuse ». Sur un autre site Internet (8) que nous a signalé un de nos amis, la présence essénienne est combattue aussi vigoureusement – et l'existence même de la secte – pour d'autres motifs dont celui-ci : « Depuis que Voltaire a inventé que Jésus était allé se former chez les « Esséniens », la secte du même nom est devenue une croyance chère à certains milieux. » Rassurons-nous, il est démontré depuis longtemps que la doctrine de Jésus est très opposée à celle des adeptes de nos « rouleaux ». Il suffit de voir l'indifférence qu'il attache à ce qui nous occupe ici et dont Il parle sans fausse pudeur en Mt. XV, 17. Nous sommes loin d'une activité répugnante dont Dieu détourne le regard.

Alors pourquoi tant d'irritation sur ce sujet ? Pourquoi est-il si important que les auteurs des manuscrits n'aient pas habité sur place ? Nous ne minimiserons pas la part d'amour propre bien humaine pouvant animer ceux qui ont analysé et défendu une thèse pendant des années et qui la voient contredite surtout par des arguments apparemment valables. Mais je

me permettrais d'avancer une hypothèse complémentaire et qui éventuellement pourrait aussi expliquer l'élaboration même de cette thèse. Ce n'est qu'une suggestion. La théorie de ces manuscrits arrivés là apportés par des inconnus, provenant on ne sait d'où, dans le désordre et beaucoup d'incertitude, ne pourrait-elle pas aider à rendre compte de la présence du 7Q5, celle d'un passage de l'Évangile pourtant affirmé – et avec quelle ardeur ! – comme rédigé largement plus tard ? Ne trouvons-nous pas, parmi les spécialistes de Qumrân, justement maintenant, des voix pour dire que les grottes ont été revisitées dans un temps postérieur et indéterminé, que d'ailleurs le rouleau de cuivre retrouvé à l'entrée de la grotte 3 est postérieur à 70 ?

Et ce refus du concept d'une communauté habitant sur les lieux ne remonte-t-il pas justement aussi à l'époque où, avec Thiede, le 7Q5 a commencé à faire sérieusement parler de lui ?

Marie-Christine Ceruti

(1) et (2) Ndr : Pour éviter les équivoques, précisons :

Deutéronome, 23. 13-14 : « Tu auras un certain endroit hors du camp, et c'est là que tu iras. Tu auras une petite pioche avec tes affaires, et quand tu iras t'accroupir dehors, tu creuseras avec, et tu recouvriras tes excréments. » Et 15 : «... il ne faut pas que le Seigneur voie quelque chose qui lui ferait honte : Il se détournerait de toi. »

Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, II 8, 137 : « Lorsque quelqu'un désire adhérer à leur secte [...] ils lui prescrivent le même genre de vie que le leur, après leur avoir donné une petite pioche, un pagne et un vêtement blanc. » Et II 8, 148-149 : « Les autres jours [que le sabbat] ils creusent un trou d'une profondeur d'un pied avec une houe – c'est ce que représente le piochon qu'ils donnent aux nouveaux adeptes – et, s'étant cachés dans les plis de leur manteau comme s'ils avaient peur de souiller les rayons du soleil que Dieu fait luire sur eux, ils défèquent dans ce trou : ensuite ils le rebouchent avec la terre enlevée. »

(3) C'est dans *La Revue de Qumrân*, fondée en 1958 par l'abbé Jean Carmignac – et seule revue au monde consacrée à ce sujet – que l'équipe de chercheurs a publié ses découvertes : « *Toilet practices Among Members of the Dead sea Scrolls Sect at Qumran* », S. Harter, F. Bouchet, K.Y. Mumcuoglu, J.E. Zias, tome 21, 4 - 2004.

(4) Ndr : Voir le débat entre dix des principaux experts, dans le livre de Bruno Bioul : *Qumrân et les manuscrits de la Mer Morte ; les hypothèses, le débat*, Ed. F.-X. de Guibert, Paris 2004.

(5) <http://www.terredisrael.com/Qumran2.php?id=35#>

(6) Flavius Josèphe, *La guerre des Juifs*, II 8, 122 : « Leur loi veut que toute personne qui adhère à la secte se défasse de ses biens au profit de la communauté. »

(7) "Essénien" est un mot grec, qui bien sûr ne se trouve pas dans les manuscrits de la mer Morte.

(8) http://www.lemessieetonprophete.com/annexes/vingt_3.pdf

En encart, vue panoramique du site de Qumrân et de ses abords. En arrière plan la mer Morte, avec ses berges dissymétriques. On distingue "Khirbet Qumrân", c'est à dire l'établissement antique (le champ de fouilles), l'emplacement des latrines, isolé de la vue du site habité par un petit escarpement rocheux et la position de la grotte 4 (en fait il y a deux grottes distinctes, sans communication entre elles : 4a et 4b, mais comme les pilleurs avaient vendu ensemble les manuscrits trouvés et qu'ils étaient incapables de se souvenir de laquelle chacun des textes provenait, on appelle l'ensemble "4Q". Remarquons aussi que le Khirbet Qumrân et plusieurs grottes à manuscrits (4Q et les grottes voisines, 7Q, 8Q et 9Q) sont indubitablement liés car ils sont situés sur la même terrasse, et il est impossible d'atteindre ces cavités sans passer par le site des ruines. (voir le livre cité en note 4).

Nous remercions vivement Monsieur Todd Bolen pour sa gracieuse autorisation à reproduire cette photo, son exquise gentillesse lors de nos échanges par Internet et l'extrême diligence avec laquelle il a bien voulu annoter sa photo en français pour notre bulletin.

(Todd Bolen est professeur d'archéologie, d'histoire et de géographie bibliques, au Master's College en Israël, et il photographie les lieux bibliques au Moyen Orient depuis 1990.)

